

Préface

Nous sommes en 1830.

Sois folle et tais-toi est un cri de ralliement, un mot de passe, un pacte secret que deux gamines de seize ans se sont jurées de respecter toute leur vie. Deux amies inséparables qui viennent de quitter le couvent de Vernon, en Normandie. Un séjour qui a scellé leur révolte contre la bêtise et l'embrigadement, quel qu'il soit.

Elles sont intelligentes, malignes, sensibles, elles sont belles, elles ont l'énergie intacte pour espérer accéder à la liberté.

Leur destin commun va s'arrêter là. L'une Célie Lefort, va vivre une vie relativement douce et sans anicroches particulières auprès d'un banal mari receveur des Postes à Mantes la Jolie.

L'autre, Elisa Foucauld va affronter une vie tourmentée en cumulant tout ce qu'une femme peut endurer comme épreuves en ce début du 19^e siècle, des plus cruelles aux plus sordides jusqu'au jour où... par un hasard de l'existence, son chemin de femme maltraitée, mal mariée à un riche éditeur de musique, Maurice Schlesinger, croise celui de Gustave Flaubert.

C'est à Trouville, Flaubert a quinze ans, Elisa en a vingt-et un.

Pour Flaubert c'est le coup de foudre. Pour Elisa, la découverte d'être une femme. Commence alors une extraordinaire histoire d'amour entre ces deux êtres si dissemblables. Une histoire qui va torturer leur vie, attiser tous les feux de la passion, de la souffrance et de la folie. *Sois folle et tais-toi* est un outil redoutablement pervers, tantôt protecteur au profit d'Elisa, tantôt boomerang à son détriment.

Au soir de sa vie, Elisa Schlesinger est prisonnière de l'asile pour délit de folie, réel ou supposé. La stupidité des hommes ignore le statut de la mélancolie et du désespoir.

Elle dévoile à sa vieille amie Célie tous les aléas de cette existence, dans un Journal de bord qu'elle lui fait parvenir page après page, avec la complicité d'un prêtre, qui joue complaisamment les intermédiaires.

Sublime histoire d'amour, mais aussi interrogation sur la folie. Qui est le fou ? Et pour qui ? ... L'homme n'est-il pas par nature un cinglé ?

Sublime destin d'une femme pionnière de la modernité.

I

Ce sont probablement les plus belles années de ma vie. Et comme je suis aujourd'hui une vieille dame, les souvenirs anciens me sont plus proches que ceux d'hier ou d'avant-hier.

Je me souviens... que le couvent était entouré d'un mur de moellons à joint-vif de belle allure, suffisamment élevé pour dissuader les jeunes filles en quête de liberté que nous étions, de tenter de l'escalader. L'idée nous en vint pourtant lorsque nous eûmes quatorze ans, un âge précoce pour une puberté à cette époque.

La tentative eut lieu un dimanche, juste après Vêpres, tandis que les religieuses étaient occupées à recevoir les familles des pensionnaires.

Je me souviens... que ces visites étaient autorisées une fois par mois. Un moment triplement particulier, d'abord par les tendres échanges familiaux entre parents et enfants, ravi-taillement, changement de linge, petits cadeaux...

Il était l'occasion rêvée d'entretiens pédagogiques entre parents et enseignants, et se terminait par une distribution d'offrandes des familles aux religieuses, et composées de victuailles : pâtés, poulets, lapins et autres lièvres. Mais aussi plus secrètement, de bouteilles de calva sans étiquettes, ce qui pouvait passer pour du vin de messe bien coloré. Le tout était

emballé sommairement dans de vieux papiers pour garder l'anonymat.

Les religieuses s'empressaient de congratuler les familles sans trop s'attarder, puis se précipitaient vers les arrière-cuisines pour dissimuler leur butin dans des placards, derrière des sacs de farine ou de riz. Quant aux pensionnaires, après de touchants adieux aux parents, elles avaient en général quartier libre pour aller en dortoir ranger ce qu'elles venaient de recevoir.

Ce temps de liberté relative était favorable pour mener à bien une tentative d'évasion qui n'était pas improvisée du tout, mais préméditée et organisée depuis plusieurs jours.

Je ne sais pas si tu te souviens, ma Célié, que des ouvriers en bâtiment travaillaient depuis quelques semaines à la réfection du mur d'enceinte et que nous avions toutes les deux, en délurées coquines que nous étions, repéré deux jeunes manœuvres dont la beauté juvénile nous semblait exceptionnelle, idiotes que nous étions. Nous avions tout fait pour attirer leur attention, ce qui n'était pas très difficile d'ailleurs, car nous étions je crois assez appétissantes, pour parler en termes culinaires.

Nous avons réussi à leur glisser un mot, et convenu d'un rendez-vous dans la rue en général déserte qui longeait l'institution. Notre stratégie consistait à utiliser une échelle qu'ils avaient entreposée avec du matériel près du mur, de l'utiliser pour grimper, de faire glisser l'échelle de l'autre côté et de rejoindre les deux godelureaux dans un coin abrité...

Sauf que dégourdies comme nous étions, une fois au sommet du mur, nous avons laissé échapper l'échelle et nous étions restées comme deux godiches en équilibre instable, incapables de sauter d'un côté ou de l'autre sans prendre des risques considérables.

La nuit était tombée. Nos amoureux, qui avaient poireauté trop longtemps dans la rue, en avaient profité pour s'éclipser. Nous n'avions plus, et nous n'avions d'autre alternative que d'appeler au secours ! Deux sœurs nous ont repérées, secourues, grondées.

— Que faites-vous là perchées comme deux petites poules égarées, mesdemoiselles ?

— Eh bien c'est que ... mes Sœurs... nous voulions secourir un moineau échappé de son nid, et...

— Un moineau ! C'est cela, oui ! Et vous imaginez un seul instant que je vais vous croire ! Ah vous avez l'air fin, toutes les deux ! Vraiment fin !... Et comment vous pensez redescendre, espèces de bécasses ?... En volant comme votre moineau ?...

Dieu merci, l'échelle était tombée à l'intérieur des murs. Les deux braves Sœurs nous l'ont tenue pour que nous puissions atterrir sans encombre.

Mais pour nous punir elles nous ont mises à l'écart dans deux cellules séparées d'une cave humide et froide jusqu'au matin, puis menacées de nous renvoyer, tactique habituelle des taulières. Nous avons riposté en disant que c'était une très bonne idée, et que nous n'en espérons pas moins. Nouvelles punitions : deux jours dans la cave avec un seul repas de soupe aux choux archi diluée par jour, idéal pour une diarrhée carabinée !

Des pestes, ces sorcières !

Nous fûmes réintégrées dans notre classe sans avoir cédé quoi que ce soit, et tout en continuant de laisser croire que le sauvetage du moineau était bien réel, et que cette cruauté à l'égard de ce pauvre petit animal était indigne de leur statut de Sœurs de l'Enfant Jésus.

Hasard ou pas, l'enseignement de la morale que ces folles de Dieu nous dispensèrent la semaine suivante était consa-

cré, pour la centième fois, à ces monstres qu'on appelle : les hommes.

Méfiez-vous des hommes comme de la peste, tel était le mot d'ordre général.

Ce sont des êtres malfaisants, dont on connaît mal le comportement, mais dont on sait au moins une chose c'est que leur idée fixe est de séduire les jeunes filles et les jeunes femmes par toutes sortes de jeux pervers, et d'en faire des créatures de Satan.

Naturellement, notre distraction préférée consista à poser toutes les questions les plus embarrassantes, genre :

— Ma Sœur, que signifie : créatures de Satan ?

— Ne m'interrompez pas, répliquait alors la Sainte avec autorité.

Cette absence absurde de réponse stimula évidemment notre imagination et nos sens. Devenir des créatures de Satan devint une sorte de point de ralliement de nos désirs de filles.

— Et le viol ? C'est quoi le viol, ma Sœur ?

— Mademoiselle Foucault, vous perdez la tête. Vous me copierez cent fois : « Je ne tiendrai plus de propos grossiers en classe »

J'ai haï cette société et ses institutions bourgeoises hypocrites, j'ai haï ces Sœurs dont le « programme pédagogique » pompeusement nommé, consistait exclusivement à préparer les jeunes filles dites de bonne famille au mariage, c'est-à-dire à la cuisine et à la vaisselle. Le reste était accessoire. La vie vous l'apprendrait toujours bien assez tôt.

Comme cette leçon numéro 12 : *Laissez votre mari se languir un peu avant de lui accorder vos faveurs : son désir n'en sera que plus intense, et votre futur bébé plus robuste.*

Où allaient-elles dénicher de telles sornettes ?

Bref, passons.

Je me souviens... que par les nuits de pleine lune — et même un peu plus, j'attendais que les garde chiourmes du dortoir sombrassent dans leur sommeil ronflant pour aller me glisser près de toi dans ton petit lit brûlant.

De ces premières étreintes, je garde l'image d'une volupté absolue (et partagée, je crois ?).

Soit dit en secret, une telle volupté, je ne l'ai jamais retrouvée avec les hommes. Je ne devrais pas te l'avouer. Tant pis. C'est trop tard.

Le contact de nos corps, à travers les étoffes en lin un peu raides de nos chemises de nuit réglementaires, stimulait nos sens, et nous n'avions d'autre alternative que d'appeler au secours ! Et le plaisir culminait lorsque nous avions l'audace de glisser nos mains brûlantes sous l'étoffe retroussée à hauteur de nos sexes en fusion... Ah, ma Célie, je suis folle de te rappeler ces moments enfouis peut-être dans ta mémoire avec la ferme intention de les y cacher à jamais.

Sois folle et tais-toi ! Cette injonction nous allait si bien qu'elle devint notre cri de ralliement, notre mode de vie, un vœu pieux parfois...

Quatre ans passèrent. Je m'étais habituée à une sorte de nostalgie passive.

II

Juin 2022

Achern est une charmante petite ville située au pied de la Forêt-Noire, en Bade-Wurtemberg, à une vingtaine de kilomètres de la frontière française. C'est aux portes de cette ville, quartier d'Illenau, qu'un vaste domaine arboré abritait autrefois un hôpital psychiatrique régional. Les différents bâtiments ont aujourd'hui changé d'affectation. Certains sont désaffectés, mais l'ensemble a été conservé en bon état.

Le chapitre initial que vous venez de lire était rédigé, comme tous les suivants sur des feuilles de papier à en-tête de l'hôpital. Il fait partie d'un gros fonds d'archives poussiéreux et oublié dans un caveau voûté d'un bâtiment ancien, un peu à l'écart des dossiers officiels de l'établissement, classés rigoureusement par années. Non répertorié, quasiment clandestin, il semblait n'avoir jamais été consulté.

Un message sous enveloppe, rédigé d'une écriture tremblante, différente de la précédente, et ficelé à l'ensemble, indiquait que le dossier contenait des centaines de pages dédiées par Elisa Schlesinger, ancienne pensionnaire de l'Institution décédée en 1888, à son amie française Célié Lefort, femme d'un

receveur municipal, demeurant 12 rue de l'Église à Mantes, une petite ville de la région parisienne. Célie Lefort et Elisa Schlesinger, née Foucault, habitant à Vernon, avaient passé leur adolescence ensemble, comme élèves du Couvent de Vernon.

En enquêtant, j'ai découvert que Madame Lefort recevait chez elle beaucoup d'amis lettrés de la région. Elle-même écrivait, sans avoir l'ambition de publier. Je n'ai retrouvé aucune trace de ses écrits auprès des organismes régionaux d'archives, ni aucune descendance de la dame identifiable dans les registres. Ses archives personnelles ont-elles été détruites, ou vendues dans une succession, sont-elles en souffrance dans la bibliothèque d'un collectionneur ?

Par bonheur, les pages du *Journal de bord* d'Elisa Schlesinger retrouvées à Illenau ont désormais échappé à l'oubli. Et c'est un trésor. Sont-elles des originaux ou des copies ? Difficile d'affirmer quoi que ce soit avec certitude. Elles sont toutes rédigées de la même écriture très caractéristique, et signées Elisa.

Pourquoi auraient-elles été copiées ? Renseignements pris auprès de spécialistes, aucun document écrit par les patients à cette époque ne pouvait être conservé ou transmis à un correspondant, sans transiter par un contrôleur — en l'occurrence un certain abbé Giovanni Battisti — qui avait pour tâche d'en occulter les paragraphes considérés comme malveillants pour l'Institution.

Pourquoi l'abbé Battisti était-il en charge de ce travail ?

En fait, il avait la double casquette d'aumônier de l'hôpital psychiatrique et celle d'archiviste. Sa moralité était garantie par l'église, et l'homme avait accepté ce cumul d'emplois qui lui permettait d'arrondir son maigre salaire.

Ces Archives étant la propriété de l'établissement, il semble normal qu'il les ait laissées en dépôt à Illenau dans les années 1900, date de sa retraite.

Je n'étais pas venu à Achern pour une recherche sur Madame Schlesinger. Je n'ignorais naturellement pas que le grand amour de Gustave Flaubert ait séjourné à plusieurs reprises dans cet hôpital, mais j'étais à mille lieues de me douter qu'on put un jour retrouver un manuscrit de première importance concernant cette femme à l'existence énigmatique.

Le but de mon voyage était de toute autre nature : la recherche des traces de l'extermination des aliénés par les nazis en 1939, et la transformation, en 1941, d'Illenau-Achern en centre de purification et de développement de la race aryenne, l'un des tristement célèbres *Lebensborn* d'Heinrich Himmler.

Ce dossier brûlant redevenait curieusement d'actualité avec l'épidémie de coronavirus s'abattant sur le monde, certains propos inquiétants étant prononcés par des hommes politiques et des médecins concernant la sélection des malades à sauver : qui doit-on soigner en priorité ? Qui doit-on laisser mourir ? Des propos insupportables.

La découverte inattendue des archives de ce vieil aumônier qui avait côtoyé la belle et mythique Elisa Schlesinger m'intrigua.

La lecture de ce *Journal* permettra j'espère d'apporter un éclairage nouveau sur la personnalité méconnue d'Elisa, le destin à la fois tragique et romantique de cette femme souvent considérée comme folle.

Je voudrais également rendre hommage ici à l'abbé Battisti, héros de l'ombre, pour son intuition géniale d'avoir pris soin de ce précieux document pour d'éventuels archéologues du futur, lui qui écrivait :

Je ne voudrais pas mourir en emportant seul dans ma tombe un lourd secret qui ne m'appartient pas. Je ne sais si cette Ma-

dame Lefort, destinataire unique de la biographie de son amie Elisa aura eu la bonne idée de vouloir publier le manuscrit. Ni même s'il lui est bien parvenu dans son intégralité avant sa mort.

En tous cas, j'ai suffisamment culpabilisé depuis quarante ans d'être entré bien involontairement dans l'intimité de Flaubert et de son aimée, en tenant pour l'administration d'Illenau un rôle tout à fait méprisable de censeur, j'en ai bien conscience. Cette histoire d'amour sublime ne m'appartient pas, elle appartient à vous tous.

Vous qui lirez peut-être un jour ce document, je vous prie d'y accorder toute votre bienveillante attention : d'une part il est parfaitement authentique, en ce sens que je n'y ai rien ajouté de personnel, d'autre part il est un témoignage de joie, d'amour et de souffrance. Authentique ne signifie pas qu'il soit parfaitement historique. La mémoire d'une vieille dame peut faire défaut, et sa fantaisie largement transformer les faits.

Battisti, aumônier, ce 12 septembre 1900.